

CHAPITRE DEUXIÈME

Marcellin est appelé à l'état ecclésiastique. Réflexions à ce sujet.
Sa conduite et ses progrès dans les séminaires.

LA France venait de sortir du chaos où la révolution l'avait plongée. L'Eglise, devenue libre, purifiait les temples que l'impiété avait laissés debout; elle reconstruisait, du moins en partie, ceux que la tempête révolutionnaire avait détruits; elle réorganisait sa milice sacerdotale et s'efforçait de combler les vides que le martyre, l'apostasie et la mort avaient faits dans ses rangs. Le diocèse de Lyon avait alors pour archevêque l'illustre et pieux cardinal Fesch, oncle de l'empereur Napoléon. Ce prélat, qui voyait avec peine qu'un grand nombre de paroisses de son vaste diocèse manquaient de prêtres, fit les plus généreux sacrifices pour fonder des séminaires et pour favoriser les vocations à l'état ecclésiastique. Il avait chargé M. Courbon, son vicaire général, de faire tout ce qui dépendrait de lui auprès de MM. les curés pour recruter des élèves à ses séminaires. Or, un jour, M. Courbon, qui était de Saint-Genest-Malifaux, envoya auprès de M. Alliot, curé de Marlhes, un professeur du grand séminaire, natif de ces pays, et qui allait y passer une partie de ses vacances, en le chargeant de trouver quelques jeunes gens intelligents, pieux et propres à devenir de bons prêtres.

Le professeur s'acquitta de sa commission. « M. Courbon, dit-il au curé de Marlhes, m'a chargé de vous prier de lui trouver dans vos montagnes, qui sont des pays de foi, quelques jeunes gens pour les petits séminaires; ne pourriez-vous

pas m'en faire connaître quelques-uns? » M. Alliot, après avoir réfléchi un instant, répondit: « Je ne connais pas, pour le moment, de sujets qui puissent vous convenir. Cependant, ajouta-t-il après un moment de réflexion, nous avons la famille Champagnat qui a plusieurs garçons assez retirés; mais je n'ai pas ouï dire qu'aucun ait l'intention d'étudier le latin. Au reste, vous devez passer au Rosey (c'était le nom du hameau qu'habitait cette famille), arrêtez-vous-y, et vous verrez. » L'ecclésiastique va au Rosey, et fait une visite à M. Champagnat, qui l'accueille avec respect et empressement. Après quelques paroles de politesse échangées de part et d'autre: « Vous ne savez pas, dit-il, pourquoi je viens chez vous. M. le curé m'a dit que vous aviez plusieurs braves garçons, pieux, très retirés, qui auraient assez de dispositions pour étudier le latin, et faire des prêtres. Je viens voir ce qu'il en est. — Mes enfants, dit le père, étonné de ce langage, ne m'ont jamais manifesté le désir d'étudier le latin. En as-tu envie? dit-il à son aîné qui était présent. — Non, répondit celui-ci timidement et en rougissant. — Où sont les autres? » reprit l'ecclésiastique. Le cadet et le petit Marcellin, qui étaient ensemble au moulin, arrivèrent à l'instant même. « Voilà, leur dit le père, voilà M. l'abbé qui vient vous chercher pour étudier le latin; voulez-vous le suivre? » La réponse du cadet fut nette: il ne fit entendre qu'un *non* tout court, mais expressif. Marcellin, embarrassé, balbutia quelques mots qui ne furent pas compris. Mais l'abbé le prit à part, et l'ayant examiné de près, il fut tellement enchanté de son air ingénu, de sa candeur, de sa modestie et de son caractère ouvert et franc, qu'il lui dit: « Mon enfant, il faut étudier le latin et vous faire prêtre; Dieu le veut! » Après quelques instants d'entretien, la volonté de Marcellin était fixée sur sa vocation, et cette volonté ne se démentit jamais.

Cette histoire donne lieu à une réflexion qui peut être utile à plusieurs. Dieu, à qui seul il appartient de donner à chacun sa vocation, a une infinité de moyens pour faire connaître

cette vocation, et pour appeler les âmes où il les veut. Il le fait quelquefois d'une manière extraordinaire et par lui-même, comme il arriva aux apôtres auxquels Jésus-Christ adressa ces paroles : *Venez et suivez-moi* ; à saint Paul, qu'il renversa sur le chemin de Damas, et à beaucoup d'autres qu'il a appelés à lui par une voie miraculeuse. Pour l'ordinaire, Dieu se sert de l'attrait pour faire connaître à chacun sa vocation ; c'est-à-dire qu'il se contente de donner aux âmes qu'il appelle à la religion, certaines lumières, certains mouvements, certaines inspirations qui les portent à quitter le monde. Mais il arrive aussi qu'il emploie même les moyens humains pour attirer à lui les âmes ; ce sera, par exemple, une maladie, un renversement de fortune, une humiliation, une persécution. Ainsi, saint Paul, premier ermite, se retire pour fuir la persécution ; saint Arsène, pour se soustraire à la colère d'Arcade, son élève ; saint Moïse, solitaire, pour échapper aux coups de la justice humaine qui le poursuivait pour un vol. D'autres fois, Dieu se sert d'une parole, d'un conseil, de l'exemple d'un ami pour conduire une âme où il la veut. Ceux-là se trompent donc grossièrement, qui doutent de leur vocation parce qu'ils sont entrés jeunes en religion, et par le conseil d'un père, d'une mère, d'un pieux instituteur, par l'exemple d'un camarade d'enfance, ou par quelque motif humain. Dieu, dit saint François de Sales, ne tire pas avec égalité de motifs tous ceux qu'il appelle à lui, et il s'en trouve même peu qui viennent par des motifs tout à fait surnaturels. Entre les femmes dont la conversion est rapportée dans l'Évangile, Madeleine seule vint à Jésus par amour ; la femme adultère y vint par contrainte, la Samaritaine par occasion, la Chananéenne pour être secourue. Peu importe, ajoute le saint prélat, la manière dont on est venu, pourvu que l'on persévère dans le bien. Ceux qui furent contraints d'entrer dans la salle du festin nuptial de l'Évangile, ne laissèrent pas de jouir des délices de ce festin. Il n'est aucun de ces derniers moyens par lesquels n'aient été amenés dans les maisons religieuses un grand

nombre de sujets qui y sont restés, et sont devenus de grands serviteurs de Dieu et d'excellents religieux. Plusieurs, au contraire, parmi ceux qui ont été appelés d'une manière extraordinaire, n'ont pas persévéré et se sont perdus. Témoin Judas, qui avait été choisi par Notre-Seigneur lui-même, comme les autres apôtres.

La résolution d'étudier le latin, que venait de prendre Marcellin, n'était pas une résolution éphémère ; ses parents, qui savaient qu'il avait peu de moyens, cherchèrent à l'en dissuader, en lui rappelant les difficultés qu'il avait eues pour apprendre à lire et le peu de goût qu'il avait montré pour l'étude. Mais tout ce qu'ils purent lui dire fut inutile ; il ne se sentait plus d'attrait pour les travaux ni pour le petit commerce qu'il faisait auparavant avec tant de goût : son parti était pris, et il répondit nettement qu'il ne pensait qu'à étudier. Il aurait bien désiré entrer tout de suite dans un séminaire ; mais il ne savait ni assez lire ni assez écrire pour commencer le latin. Il pria donc ses parents de le mettre, pendant quelque temps, chez M. Arnaud, son beau-frère, qui était instituteur dans la paroisse de Saint-Sauveur (1804), et qui, connaissant le latin, pourrait lui en enseigner les premiers principes, tout en perfectionnant son instruction primaire. Il fut un an chez ce parent, qui ne lui épargna pas ses soins, sans néanmoins le faire beaucoup avancer. Aussi, à la fin de l'année, il ne fut pas d'avis que Marcellin entrât au séminaire. « Votre enfant, dit-il à ses parents, s'entête à vouloir faire ses études ; mais vous aurez tort si vous le laissez faire : il a trop peu de talent pour réussir. » Souvent, il avait lui-même cherché à dégoûter son élève, en l'assurant qu'il n'était pas fait pour des études aussi longues, que tôt ou tard il y renoncerait avec le regret d'avoir fait beaucoup de dépenses, d'avoir perdu son temps et peut-être sa santé. Marcellin qui, pendant toute l'année, avait prié et réfléchi, ne fut pas un moment ébranlé par les discours de son beau-frère, ni par les autres obstacles qui se présentaient pour l'empêcher de suivre sa vocation.

On était alors en 1805. Jean-Baptiste Champagnat, père de Marcellin, était mort le 3 juin 1804, à l'âge de 49 ans, et quatre de ses enfants l'avaient précédé dans la tombe. Sa mère restait donc avec six enfants, dont quelques-uns étaient établis.

Sur les instances de Marcellin, il fut décidé qu'il entrerait au séminaire. « Préparez, dit-il, mes effets, je veux aller au séminaire; je réussirai, puisque c'est Dieu qui m'appelle. » Comme on faisait encore quelques difficultés pour acheter son trousseau : « Que cette dépense, ajouta-t-il, ne vous arrête pas, j'ai de l'argent pour la couvrir. » Son linge fut en effet payé avec l'argent qu'il avait amassé.

Sa conduite, qui, jusque-là, avait toujours été très réglée, devint encore plus édifiante. Il s'approcha plus souvent des sacrements, il pria plus longtemps; on le vit plus recueilli, plus modeste et plus détaché des choses de la terre. Sa dévotion à la sainte Vierge augmenta sensiblement : tous les jours, il disait le chapelet, recommandait à Marie sa vocation et lui demandait les lumières et l'intelligence nécessaires pour réussir dans ses études.

Sa place était retenue au petit séminaire de Verrières, près de Montbrison, et il y entra en octobre 1805. Comme il était très timide, les premiers jours lui furent un peu pénibles; il ne pouvait se résoudre à demander ce qui lui était nécessaire : à table même, il n'osait présenter son assiette pour être servi, et il fallut tout le pouvoir de la faim pour le décider à faire comme les autres. Sa timidité, son air embarrassé, ses allures de montagne lui attirèrent d'abord les railleries de certains élèves étourdis; mais son caractère franc, sa bonne conduite, ses bons procédés eurent bientôt dissipé les idées désavantageuses qu'on avait conçues de lui, et lui gagnèrent facilement les sympathies de tout le monde. Il était alors dans sa dix-septième année, et d'une haute taille; de sorte qu'il se trouva le plus grand et le plus faible de sa classe. Loin de se décourager, en se voyant au milieu de

petits enfants, tous plus capables que lui, il n'en conçut que plus d'ardeur pour l'étude.

Sa piété, sa régularité, sa docilité lui eurent bientôt acquis la confiance et l'estime de ses supérieurs; ils lui en donnèrent publiquement des marques, en l'établissant surveillant et chef de dortoir, préférablement à un grand nombre d'autres plus anciens dans la maison et beaucoup plus avancés dans leurs classes. Il fut tout étonné et tout confus de se voir chargé d'un emploi dont il se croyait très indigne et très incapable; il se soumit pourtant sans faire la moindre observation, parce qu'il s'était déjà fait une loi de ne rien refuser de ce qui lui viendrait de la part de ses supérieurs. Cet emploi lui servit beaucoup pour accélérer ses progrès. Tous les soirs, après avoir fait le tour du dortoir, fermé les portes et les fenêtres, et s'être assuré que tous les élèves étaient couchés, il se mettait à étudier ses leçons du lendemain jusque bien avant dans la nuit. Comme son lit se trouvait dans une espèce d'alcôve, il put faire cela pendant plusieurs années sans qu'on s'en aperçût jamais. Cette application à l'étude et cet excès de travail affaiblirent un peu sa santé, mais hâtèrent singulièrement ses progrès. A son arrivée au séminaire, on l'avait trouvé si faible sur les matières élémentaires de l'instruction primaire qu'on lui proposa de passer quelques mois dans une classe de français; mais il ne voulut pas en entendre parler, et il demanda avec tant d'instances à commencer le latin, que le supérieur y consentit pour le contenter, bien persuadé qu'après quelques jours il s'en dégoûterait, et viendrait de lui-même demander à être envoyé dans la classe de français. Il en fut autrement : au bout de quelques mois il était un des premiers de son cours, et cette première année il fit sa huitième et sa septième.

Toutefois, son application à l'étude ne lui fit pas négliger le soin de sa perfection. Il avait, il est vrai, un grand désir de s'instruire, parce qu'il savait que la science lui était nécessaire; mais il désirait encore plus de devenir vertueux. La

vie réglée du séminaire, les exercices religieux qui s'y pratiquent, les avis, la sage direction de ses supérieurs et les bons exemples qu'il avait sous les yeux, lui en fournirent des moyens qu'il sut mettre à profit. Les exercices de piété avaient pour lui un charme particulier : il y assistait avec une ferveur et une modestie qui le firent bientôt remarquer des supérieurs et même des élèves. Non content des exercices communs, il demandait souvent à prier en son particulier, et surtout à faire des visites au saint Sacrement, pendant les récréations. Sa dévotion à la sainte Vierge, à saint Louis de Gonzague et à saint Jean-François Régis prit un nouvel accroissement par les instructions qu'il entendit, et par les exercices de piété pratiqués dans le séminaire en l'honneur de la Mère de Dieu et de ces deux grands saints. Jusqu'alors, il s'était contenté de s'approcher des sacrements tous les mois; au séminaire, il demanda d'abord à faire la sainte communion tous les quinze jours, puis tous les dimanches. Les cérémonies de l'Eglise, qui se faisaient au séminaire avec pompe, élevaient son cœur et le remplissaient de sentiments affectueux qu'il lui était difficile de comprimer; bien des fois, le chant des cantiques lui fit verser des larmes, particulièrement celui de sainte Thérèse sur la sainte communion et le désir de la mort.

Ainsi que nous venons de le voir, il ne faisait pas consister la dévotion seulement dans ces sentiments affectueux, il savait que la solide vertu doit se manifester par les œuvres, c'est-à-dire, par la fuite du péché et par l'accomplissement de tous les devoirs du chrétien. Voici comment il s'exprime à ce sujet, dans un écrit tracé de sa main vers cette époque :

O mon Seigneur et mon Dieu! je vous promets de ne plus vous offenser, de faire des actes de foi, d'espérance, de charité et autres semblables, toutes les fois que j'y penserai; d'éviter les mauvaises compagnies; en un mot, de ne rien faire qui soit contre votre service; mais, au contraire, de donner le bon exemple, de porter les autres à la pratique de la vertu, au-

tant qu'il dépendra de moi; d'instruire les ignorants de vos divins préceptes, et d'apprendre le catéchisme aux pauvres aussi bien qu'aux riches. Faites, mon divin Sauveur, que j'accomplisse fidèlement ces résolutions que je viens de prendre.

Il y fut constamment fidèle, et ses supérieurs ont attesté qu'il fut un modèle de piété, de régularité, de docilité, d'humilité et de bon esprit, pendant tout le temps qu'il resta à Verrières. Non content de donner le bon exemple, il ne laissait passer aucune occasion d'engager ses condisciples à la pratique de la vertu; et, comme il avait une certaine éloquence naturelle et un ton persuasif, ses condisciples l'écoutaient avec plaisir, et il en ramena plusieurs au devoir. Un jeune homme qui s'était fait remarquer par ses talents et par sa vertu, se dégoûta entièrement de l'étude et de la piété; il se disposait même à quitter le séminaire, quand Marcellin, s'apercevant de ce funeste changement, résolut de faire tout ce qui dépendrait de lui pour remettre son condisciple dans la bonne voie, et lui faire reprendre ses premiers sentiments. Il fit en sorte de se joindre à lui pendant les récréations, et ayant appris que la principale cause de son dégoût de l'étude venait de quelques pénitences qu'il avait reçues, et qu'il s'imaginait n'avoir pas méritées, il lui dit : « Mon ami, de deux choses l'une : ou tu as mérité ces pénitences, ou tu ne les as pas méritées. Si tu les as méritées, comme cela me paraît certain, tu ne dois pas t'en affliger ni moins encore blâmer ton professeur, mais les accepter avec docilité et reconnaissance, comme une juste réparation de tes fautes, et un remède à tes défauts; si tu ne crois pas avoir fait les manquements pour lesquels on t'a puni, tu dois recevoir ces punitions avec résignation, en réparation de tant de fautes que tu as faites, et pour lesquelles tu n'as pas été puni; tu dois les recevoir encore pour pratiquer la mortification, et pour imiter Jésus-Christ, qui a été puni pour les péchés qu'il n'avait pas commis. Puis, est-il sage, à ton âge, de te monter

la tête, de négliger tes devoirs religieux, d'abandonner tes études pour des riens? Ne vois-tu pas que le démon se joue de toi, et que l'aversion qu'il t'inspire pour ton professeur est un piège tendu pour briser ton avenir, pour te faire perdre ta vocation et peut-être ton âme? Allons, mets toutes ces misères sous les pieds; faisons une neuvaine à la sainte Vierge, et tu verras s'évanouir toutes les chimères dont ton esprit est rempli.» La neuvaine n'était pas finie que le jeune homme ouvrit les yeux; il reconnut que l'unique cause de son dégoût pour l'étude et de son affaiblissement dans la piété était dans les mauvais conseils que lui avait donnés un condisciple déréglé, avec lequel il résolut de n'avoir plus de rapports. Il garda sa résolution, reprit bientôt sa première ferveur, continua ses études et devint un excellent ecclésiastique.

Après avoir terminé ses basses classes, Marcellin se disposa à entrer au grand séminaire de Lyon, et il y fut admis au mois d'octobre 1813 (1). Il a toujours estimé les années qu'il passa dans cette sainte maison, comme les plus heureuses de sa vie. La première chose qu'il se proposa, en y entrant, fut d'être constamment fidèle à la règle, la regardant comme l'expression de la volonté de Dieu, et le moyen le plus efficace et le plus court pour avancer dans la perfection. Il redoubla d'efforts pour acquérir la science et les vertus d'un bon prêtre. Après un retour sérieux sur lui-même pour connaître ses défauts et les vertus qui lui étaient le plus nécessaires, il reconnut qu'il devait combattre particulièrement l'orgueil, et se proposa d'en faire le sujet de son examen particulier. Pour déraciner plus facilement ce vice, qu'il croyait être son défaut dominant, il pria un de ses condisciples de l'avertir de ses défauts, et de le reprendre toutes les fois qu'il le verrait faire quelque faute. Mais, sachant que tout don parfait vient de Dieu, et que ce n'est que par sa grâce que nous pouvons

(1) Sa pieuse mère n'eut pas le bonheur de lui voir faire ce nouveau pas vers le sacerdoce : elle était morte depuis le 24 janvier 1810.

combattre l'orgueil et acquérir l'humilité, il lui demandait instamment cette vertu dans toutes ses prières. A cette fin, il avait même composé une oraison qu'il récitait souvent. La voici telle que nous la trouvons dans ses écrits : *Seigneur, je confesse que je ne vous connais pas, et que je suis rempli de vices et d'imperfections; faites-moi bien connaître mes défauts, et accordez-moi la grâce de les combattre, de ne jamais cesser de leur faire la guerre et de les corriger; je vous demande cette faveur dans le plus profond anéantissement de mon cœur. Divin Cœur de Jésus, qui, par votre profonde humilité, avez combattu et vaincu l'orgueil humain, c'est principalement à vous que j'adresse mes prières; donnez-moi, je vous en conjure, l'humilité; détruisez en moi l'édifice de l'orgueil, non parce qu'il est insupportable aux hommes, mais parce qu'il déplaît à votre divin Cœur, et qu'il blesse votre sainteté. Sainte Vierge, ma bonne Mère, demandez pour moi, votre indigne serviteur, demandez au Cœur adorable de Jésus la grâce de me connaître, de me combattre, de me vaincre, et de détruire mon amour-propre et mon orgueil; je prends à vos pieds la résolution de lui faire une guerre sans relâche.*

Pour combattre l'orgueil sans relâche, comme il le dit, il se proposa particulièrement deux choses : la première, d'éviter toute parole de vanité, de raillerie, de médisance, et généralement toutes les fautes que l'on commet par la langue; la seconde, de se montrer toujours honnête, charitable, respectueux même envers ses condisciples, et de ne laisser passer aucune occasion de leur rendre service.

Pour réduire en pratique ces deux choses, il prit les résolutions suivantes :

« 1^o Je m'imposerai une pénitence toutes les fois que l'orgueil aura un avantage sur moi, c'est-à-dire toutes les fois que je commettrai une faute d'orgueil, soit en pensée, soit en parole.

« 2^o Je parlerai sans distinction à tous mes condisciples,

et leur rendrai en toute occasion tous les services qui seront en mon pouvoir, quelque répugnance que je puisse y avoir ; car ces répugnances, je le reconnais, ne peuvent venir que de l'orgueil.

« 3° Je me regarderai toujours comme le dernier de mes condisciples, et je ne me préférerai à aucun d'eux. Pourquoi, en effet, me préférer à quelqu'un ? Serait-ce à cause de mes talents ? je n'en ai point, et je suis le dernier de ma classe. Serait-ce à cause de mes vertus ? j'en ai encore moins, et je ne suis plein que d'orgueil. Serait-ce à cause de la beauté de mon corps ? c'est Dieu qui l'a fait, et encore est-il assez mal construit. Je ne suis, en un mot, qu'un peu de poussière : comment en tirer vanité ?

« 4° En récréation, j'irai et je me promènerai indifféremment avec tout le monde ; et je tâcherai de me répandre en paroles le moins possible.

« 5° Je me garderai bien surtout de médire de qui que ce soit, et sous quelque prétexte que ce puisse être.

« 6° Je garderai constamment le silence d'une récréation à l'autre ; et je ne parlerai point en classe, ni dans les corridors, ni à la montée d'escalier, soit par signes, soit autrement, sans une grande nécessité.

« 7° Pendant la classe, la conférence et les autres exercices qui demandent de l'attention, non seulement je ne parlerai pas, mais je ferai en outre tout mon possible pour être toujours attentif.

« 8° Après la classe ou la conférence, je ferai une visite au saint Sacrement, pour examiner devant Notre-Seigneur si j'ai accompli ces résolutions et pour lui demander l'humilité. *Mon Dieu, je promets, moyennant votre secours, de faire tous mes efforts pour être fidèle à ces résolutions ; mais vous connaissez ma faiblesse ; ayez donc pitié de moi, je vous en conjure, et faites-moi la grâce de ne pas pécher par la langue. Sainte Vierge, priez pour moi, vous savez que je suis votre esclave ; à la vérité, je suis indigne d'une si grande faveur ;*

mais mon indignité fera éclater votre bonté et votre miséricorde à mon égard.

Bien souvent, comme le témoigne son écrit, il renouvela ces résolutions, et le 3 mai 1815, il y ajouta les suivantes :

« Aujourd'hui, veille de l'Ascension de Notre-Seigneur, veille de l'anniversaire de mon baptême, je prends de nouveau la résolution de remplir toutes celles que j'ai déjà prises, et qui sont marquées ci-dessus ; je prends en outre les suivantes que je mets sous la protection de la sainte Vierge, de saint Jean-François Régis, de saint Louis de Gonzague et de mon patron saint Marcellin.

« 1° Toutes les fois qu'après mon examen du soir, je me reconnaitrai coupable de quelque médisance, je me priverai, le lendemain, de mon déjeuner.

« 2° Toutes les fois qu'il m'arrivera de mentir ou de dire quelques paroles d'exagération, je réciterai le *Miserere*, pour demander pardon à Dieu de ces fautes. *Mon divin Jésus, je promets, moyennant votre sainte grâce, d'être fidèle à ces deux résolutions. Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour moi. »*

Des désirs si ardents de corriger ses défauts et d'acquérir les vertus, une volonté si ferme et si constante pour en prendre les moyens, le firent avancer à grands pas dans la voie de la perfection ; bientôt il fut un des plus fervents et des plus réguliers de ce grand nombre de jeunes lévites qui remplissaient alors le grand séminaire. Il avait partagé son temps entre la prière et l'étude de la théologie, de manière que tous ses moments étaient pleins. Les récréations même n'étaient pas un temps perdu pour lui ; il les passait soit dans de pieux entretiens avec ses condisciples, soit à pratiquer quelques actes de charité, comme servir les malades, décorer les autels, balayer l'église ; soit à faire quelques visites au saint Sacrement, quand la permission, qu'il demandait souvent, lui en était accordée.

Ainsi la fidélité à la règle, le respect pour ses supérieurs,

l'obéissance, l'humilité, la charité, l'affabilité, la douceur, la modestie, la piété, l'application soutenue au travail, l'exactitude en toutes choses : telles furent les vertus dont il donna de constants exemples. Dès lors aussi il se fit remarquer par ce zèle ardent pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, par cet esprit de foi, par ce détachement de toutes choses, par cette immense confiance en Dieu, par cet amour de la mortification et cette générosité, qui ont brillé en lui d'un si vif éclat, et dont la suite de cette histoire nous fournira de si nombreux et si touchants exemples.

CHAPITRE TROISIÈME

Conduite édifiante de l'abbé Champagnat pendant ses vacances. Il visite les malades et fait le catéchisme aux enfants de son hameau. Sa vie dure et mortifiée affaiblit sa santé. Il forme le projet, de concert avec d'autres pieux séminaristes, de fonder la Société des Maristes. Il se prépare aux saints ordres, et il est ordonné prêtre.

La conduite de l'abbé Champagnat pendant ses vacances n'était pas moins régulière qu'au séminaire : on peut en juger par le règlement qu'il suivait avec la plus grande ponctualité. Nous le transcrivons ici en son entier pour l'édification du lecteur.

- « 1° Je passerai mes vacances dans ma famille.
- « 2° Je ferai très peu de voyages.
- « 3° Je m'accommoderai, autant qu'il me sera possible, à la manière de vivre de mes parents. Je les traiterai tous avec respect, douceur et charité. Je m'efforcerai de les gagner tous

à Jésus-Christ, par mes exemples et par mes discours. Je ne leur dirai aucune parole qui puisse les fâcher ou leur faire de la peine.

« 4° Je me lèverai ordinairement à cinq heures, et jamais plus tard que cinq heures et demie.

« 5° Je ferai toujours au moins un quart d'heure d'oraison.

« 6° J'assisterai tous les jours, autant qu'il me sera possible, à la sainte messe, après laquelle je rentrerai tout de suite pour étudier ma théologie, au moins pendant une heure.

« 7° A midi moins un quart, mon examen particulier, comme au grand séminaire; puis le dîner précédé de la bénédiction de la table.

« 8° Je tâcherai de me lever toujours de table sur l'appétit, pour éviter l'intempérance et les autres vices qui en sont la suite.

« 9° Je me ferai un oratoire que je dédierai à la sainte Vierge et à saint Louis de Gonzague, et là, prosterné devant un crucifix, j'adorerai en esprit le très saint Sacrement de l'autel, et je ferai dans le plus grand recueillement mes exercices de piété.

« 10° Je jeûnerai tous les vendredis en l'honneur de la mort et passion de notre Rédempteur.

« 11° J'instruirai les ignorants, riches ou pauvres, de ce qui regarde le salut.

« 12° Je visiterai les malades, autant que je pourrai.

« 13° Pour mes confessions et mes communions, je suivrai l'avis de mon directeur.

« 14° Je ferai en sorte de ne me trouver jamais seul avec des personnes du sexe.

« 15° Pendant l'étude du soir, je tâcherai de consacrer encore une heure à la théologie.

« 16° Je ferai la prière du soir avec ma famille, et je lirai en mon particulier le sujet de mon oraison du lendemain.

« C'est avec votre secours, ô sainte Vierge, ma divine Mère, que j'espère suivre ce petit règlement; faites que votre